

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	37	75
Union Postale.	21	43	86

 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

PATRIE!

Bons Français qui me lirez, méditez cette petite histoire!

J'étais dans la rue l'autre jour, le jour des obsèques du Président; et j'admire combien la saison, égayée déjà d'un premier sourire de printemps, le joli ciel d'un bleu fin, le clair soleil s'étaient mis en frais pour procurer à ce mort, qui avait tant aimé les pompes, une pompe dernière dont la splendeur consolait un peu sa pauvre âme, — ennuyée sans doute d'un si brusque passage dans l'égalité royale où le protocole ne va pas.

Comme tout le monde, je regardais défiler la troupe. Un brave homme, près de moi, très convaincu, me dit :

— Des lapins, ces marouins!

J'approuvai, d'un mouvement de tête qui signifiait que ce jugement me paraissait équitable.

— Vive l'armée! cria mon voisin.

Puis, me regardant d'un air quelque peu scandalisé : « Vous ne criez pas Vive l'Armée », me dit-il.

— J'attendrai, pour le faire, que les mots aient repris leur sens ordinaire, lui dis-je; et, voyant qu'il ne comprenait pas très bien, j'ajoutai : « Vive l'Armée ne veut pas dire Vive l'Armée, aujourd'hui... Ça signifie à bas toutes sortes de choses que je ne tiens pas du tout, pour mon compte, à abattre... »

A ce moment, un régiment arrivait avec son drapeau.

Je me tus. Je sentis soudain, au plus profond de mon être, quelque chose que je ne puis définir et que je connais bien pourtant, — la poussée obscure d'une source d'irrésistibles larmes qui montaient, montaient, voulaient jaillir... Je me découvris. Je demeurai là, tête nue, devant le Saint Sacrement de ma Patrie qui passait.

Quand mes yeux se détachèrent enfin des trois couleurs, je vis que mon voisin m'observait de l'air d'un homme qui cherche à résoudre un problème difficile. Et sa physionomie perplexe exprimait très clairement ceci : « Quelle drôle de chose de saluer le drapeau, d'avoir les yeux rouges en le regardant, — et de ne pas crier Vive l'Armée! » Je compris que j'étais pour ce brave homme une sorte de paradoxe vivant, un mystère. Et je m'y résignai. Un remous de la foule nous sépara. Qu'à-t-il bien pu, finalement, penser de moi? Je ne suis pas rassuré. « Encore un de ces sales intellectuels! » a sans doute conclu ce patriote.

Le lendemain, j'avais à parler devant un auditoire militaire. Le sujet de ma conférence était l'idée de Patrie. A des gens dont la fonction propre est de se faire casser la tête pour la Patrie, il ne faut pas craindre de rappeler souvent les raisons pour lesquelles cette Patrie méritait en effet qu'on meure — et joyeusement! — pour elle.

Je disais donc que le sol de notre douce France est une chose sacrée, parce que ceux de qui nous venons ont prodigieusement peiné sur lui afin d'en rassembler et unir pour nous les parties. Ces efforts et ce sang qu'il a coûtés — et qui le sanctifient — nous les lui devons à notre tour, et nos enfants les lui devront après nous, éternellement, — chaîne mystique qui, à travers les âges, relie les uns aux autres les générations de notre race et en assure la durée.

Je parlais de ce grand morceau qu'on nous en a pris, il y a vingt-huit ans, de cette entaille cruellement faite dans notre chair vive, de la souffrance que nous devons en garder à jamais.

Et je savais bien que c'était là des lieux communs, que ces choses avaient été déjà mille fois dites et mieux dites. Néanmoins, il me semblait bon de les redire encore. Je pensais qu'il y a des lieux communs qui sont d'une beauté toujours fraîche. C'est chose très banale que ces trois mots : « J'aime ma mère! » Mais il y a une façon de les dire, un accent, qui les rajoute. Il suffit pour cela d'aimer beaucoup sa mère.

Tout en parlant, je promenais mes regards sur le vaste amphithéâtre. Ils étaient là, devant moi, plus de deux cents, soldats aujourd'hui, officiers demain, pris dans l'élite de notre jeunesse, venus des quatre coins du pays, anciens élèves de nos lycées ou de la rue des Postes, catholiques — tièdes ou fervents, — un petit lot de protestants et d'Israélites, tous de cœur profondément français, les derniers comme les autres!

Ils écoutaient avec une sorte de piété intense et recueillie — que ne méritait certes pas la parole quelconque qui frappait leurs oreilles, mais dont étaient dignes les choses que cette parole leur disait. Et si vous les aviez vus, les yeux ardents, l'air très grave, le pli d'une pensée très tendue sillonnant leur front, vous comprendriez qu'il n'est pas, dans l'ordre intellectuel, de satisfaction plus haute que de travailler à donner aux âmes de cette élite de notre jeunesse militaire une certaine trempe dont la France un jour peut-être profitera.

Et quand j'eus fini de leur parler de la Patrie visible, je leur parlai de l'autre, qui n'est que le prolongement de la première dans le monde auguste des idées. Je leur rappelai que nos pères nous avaient légué un certain nombre d'idées, filles de leur généreux esprit; que nous étions comptables de ce dépôt, sacré lui aussi; que nous devions le transmettre à nos enfants non pas seulement intact, mais enrichi.

J'affirmai qu'il y a des provinces mo-

rales qui doivent nous être aussi chères que notre chère Alsace et que notre chère Lorraine. Et je prononçai avec respect leurs beaux noms : Liberté, Justice, Fraternité, chaude et compatissante Solidarité humaine. Je pris à témoin ceux qui les ont découvertes et conquises, nos ancêtres au grand cœur, qu'elles sont, elles aussi, la Patrie! Je dis que l'une d'elles, la Tolérance, était aujourd'hui menacée, et que le devoir impérieux de tout bon citoyen était de lutter désespérément contre le réveil bestial du fanatisme. Je déclarai que je ne pouvais pas concevoir une tentative plus impie que celle de pousser notre peuple à renier les plus nobles traditions de son passé. J'évoquai l'image d'une France, non pas telle que des malfaiteurs publics nous la font, avec ce masque convulsé de Méduse sous lequel le monde étonné ne la reconnaît plus, mais avec la face auguste et sereine que ceux de 89 avaient rêvée pour elle.

Je sortis. Et tout à coup je songeai que je n'étais d'aucune des Lignes « patriotiques » qui se sont constituées pour sauver la Patrie et qui venaient de se signaler par des paroles ou des actes d'un « patriotisme » si pur et si éclairé : insultes et menaces au chef de l'Etat, embauchage clandestin ou public d'officiers et de soldats, invite à la troupe de marcher sur l'Elysée, au risque de rencontrer devant elle soit des citoyens, soit d'autres soldats qui voulaient l'empêcher d'accomplir cet exploit... Il revint à l'esprit que c'était par milliers qu'on avait adhéré à ces Lignes. Et je n'en étais pas! La pensée de mon isolement m'accablait. Je me rappelai que la veille ma conduite avait déjà paru suspecte à un bon Français, membre évidemment de l'une au moins de ces Lignes.

Et — puisque par malheur j'avais une conception du patriotisme si profondément différente de celle des représentants attitrés de cette foi — avec angoisse, je me demandai si j'étais patriote.

Je rencontrai un mien ami, professeur de philosophie, homme très averti des choses de ce monde — encore qu'il ait toujours un peu l'air de descendre de Sirius, — et je lui confiai le doute affreux qui m'étreignait. Ce sage daigna sourire et me répondit :

— Il faut dans un Etat bien ordonné des Lignes. Il en faut, d'abord, parce qu'il y a beaucoup de braves gens que le besoin d'être utiles tourmente et qui, ne trouvant pas en eux-mêmes de quoi le satisfaire, croient servir à quelque chose en se confédérant. Et si c'est là peut-être une illusion, elle est parfaitement respectable.

Il faut des Lignes, parce qu'il y a une multitude d'âmes moutonnaires, ignorantes des joies fières de l'isolement, et qu'un instinct pousse à s'agglutiner les uns aux autres, ne fût-ce que pour former un tas que ne peut envahir le malin. Il en faut, parce qu'il y a d'autres âmes que moi, au contraire, le goût des beaux gestes tribunitiens, des harangues sonores; et si ces bergers n'avaient pas un troupeau qui les suivait, ils auraient l'air un peu bête en agitant frénétiquement leur houlette dans la solitude. S'il se rencontre un de ces hommes ayant en outre dans le cœur quelque chose de chevaleresque, et si cet homme commet une énorme sottise qui doit être réprimée, il convient que la punition de ce magnanime cervelé soit très douce, car les paladins ont ceci pour eux, même quand ils sont un peu encombrants, d'être des paladins, c'est-à-dire des héros d'une époque disparue, — ce qui leur donne droit aux mêmes égards que les vénérables mégathériens obtiennent justement dans nos musées...

Il faut des Lignes, parce que sans elles beaucoup de mitrons, que l'amour du bien public embrase, ne trouveraient pas dans l'Etat l'emploi de leur généreuse activité. Il en faut encore parce qu'il y a de nombreux esprits à la sagacité desquels n'échappe aucun des avantages que procure en ce monde l'emploi des marchepieds, — à commencer par celui de grimper dessus pour dire avec autorité : « Nous voulons! » ou : « Nous ne voulons pas! » à son pays.

Enfin, mon fils, apprends — et puisse ce dernier mot te rassurer tout à fait! — apprends que nous sommes quelques milliers en France, instituteurs, professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur, tout le corps enseignant, en un mot, qui, sans fracas, modestement, obscurément, travaillons avec persévérance, comme tu as travaillé toi-même aujourd'hui, à faire aimer la France. Tu vois bien que tu es patriote!... Et il pourrait se faire que cette Ligne, dont tu es sans y penser — et qui à l'avantage de ne pas être une Ligne! — fut la meilleure des Lignes. Ainsi soit-il.

George Duruy.

Échos

La Température

La situation se modifie. Il existe une forte dépression dans le Nord; toutefois, le baromètre est encore assez élevé en France et indiquait hier 775^m. Des néiges et des pluies sont signalées en Allemagne; en France il n'y a pas plu. La température se relève, elle donnait hier 15° au-dessous de zéro aux premières heures de la matinée et arrivait à 15° au-dessus dans l'après-midi; en France, un temps beau et moins froid est probable. Dans la soirée, le thermomètre était à 10° et le baromètre vers 775^m.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 11°; à midi, 16°. Temps splendide.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Enghien. — Gagnants de Robert Milton :

Prix du Loing : Cinna.
 Prix du Vézir : Canvass Back.
 Prix de l'Ouvrè : Cloîtrée.
 Prix du Valois : Protocole.
 Prix de la Marne : Grandlieu.

RÈGLEMENT DE JUGES

Parmi les très nombreux phénomènes naturels que je suis impuissant à m'expliquer figure l'acharnement extraordinaire déployé par quelques-uns de mes confrères contre le lieutenant-colonel Picquart. Les neuf mois de prison préventive qu'il vient de subir ne les ont pas attendris, et tous les jours nous devons supporter l'humiliation de voir des journalistes appartenant à la nation la plus généreuse du globe se comporter comme des Canaques et entonner le chant de mort contre un malheureux dont les actes ne sauraient être attribués à aucun mobile honteux ou même inavouable.

La Cour de cassation a entamé hier l'examen de la demande en règlement de juges formulée par cet accusé. Le rapport de M. le conseiller Athalin est un simple exposé, qui ne conclut pas, mais qui cependant incline plutôt vers la remise de l'affaire à la juridiction civile. Il est conçu en des termes que nous avons l'habitude de qualifier de très élevés, pour nous éviter la peine de les escalader, et la plupart des lecteurs ne se donneront pas celle de les peser suffisamment pour les comprendre.

D'ailleurs, dans l'affaire Picquart comme dans l'affaire Dreyfus, les opinions sont presque toutes fixées d'avance et indépendantes, pour ainsi dire, de la réalité des faits.

Les uns tiennent Picquart pour un faussaire et pour un faussaire sans excuse. Ce sont précisément ceux qui ont considéré le faux commis par le colonel Henry comme l'explosion d'un patriotisme surchauffé. D'autres eux, c'est une action admirable que de commettre un faux pour charger un condamné dont la culpabilité n'est pas suffisamment établie, et c'est une action ignoble que de commettre un faux pour faire triompher l'innocence d'un homme qu'on croit injustement condamné.

Les autres tiennent Picquart pour un héros et un homme admirable.

Picquart est donc comme Dreyfus lui-même dont les uns affirment la culpabilité, et les autres l'innocence, sans que ni les uns ni les autres sachent rien de précis et de péremptoire.

Nous avons choisi dans l'affaire Dreyfus un place qui nous a exposés aux coups des défenseurs et à ceux des adversaires du condamné.

Nous choisissons la même place dans l'affaire Picquart, à égale distance de l'enthousiasme et de la prévention.

On reproche à Picquart d'avoir fabriqué un petit bleu pour sauver Dreyfus, comme on a reproché à Henry d'avoir fait un faux pour accabler le même Dreyfus.

Sans doute le faux attribué à Picquart et le faux attribué à Henry seront excusables ou irrépréhensibles selon que Dreyfus sera reconnu innocent ou coupable.

Néanmoins, pour nous un faux est un faux, et un faux est un acte coupable.

Dans une de ses *Provinciales*, Pascal — que je n'ai pas sous la main pour le citer textuellement — dit en substance qu'on n'a pas le droit de commettre un petit mal même pour un grand bien, parce que, ajoute-t-il, la Vérité de Dieu n'a pas besoin de nos mensonges. — J. CORNELY.

A Travers Paris

Le Sénat doit élire aujourd'hui son président.

Quel nom sortira des urnes? Il semble certain que, au premier tour de scrutin, M. Constans arrivera en tête, suivi de MM. Peytral et Franck Chauveau. Un certain nombre de votes se déverseront sur divers candidats dont les chances sont à peu près nulles.

Au second tour de scrutin, M. Constans gagnera des voix; mais on parle d'une coalition possible des évincés en faveur d'un *outsider*, M. Fallières, dont les amis poursuivent, avec beaucoup de discrétion, une campagne très active.

Malgré tout, l'élection de M. Constans semble assurée.

La photographie de M. Loubet, à mi-corps, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, a été envoyée hier à tous les ministres et à leurs chefs de cabinet et chefs de secrétariat.

Une gravure de cette même photographie a été commandée et sera envoyée dans quelques jours à tous les hauts fonctionnaires et aux préfets de tous les départements.

Il y a, dans l'exposé des motifs de la proposition de loi sur la presse déposée par M. Chaulemps, une idée qui a été déjà mise en avant sous le second Empire, lors des débats de la loi de 1868.

Certains membres de l'opposition d'alors, désespérant d'obtenir du gouvernement impérial qu'il consentît à soumettre les délits de presse au jury ordinaire, proposèrent d'instituer un jury spécial pris parmi les conseillers généraux et les conseillers d'arrondissement.

M. Chaulemps et ses amis paraissent disposés à accepter, même en matière correctionnelle, tout jury spécial dont il serait possible d'obtenir des décisions motivées. Ce jury spécial serait pris dans des catégories déterminées de citoyens.

C'est la même idée. Mais elle emprunte aux circonstances une signification bien différente. Sous le second Empire, il s'agissait d'arracher la presse au régime administratif et de la rendre au droit com-

mun. M. Chaulemps veut instituer pour la presse un régime plus rigoureux, en augmentant les responsabilités civiles et pénales des directeurs et en correctionnalisant la plupart des délits commis par les rédacteurs.

Le jury spécial aujourd'hui, ce serait véritablement la Haute Cour de la presse.

On a déjà signalé la flûte dont le duc d'Orléans a été l'objet de la part d'agents français, durant son séjour à Bruxelles. Ce que l'on n'a pas dit, c'est l'attitude amusante du prince à l'égard de ces policiers.

Ce fut grâce au rédacteur d'un journal belge que les inspecteurs de la Sûreté furent brulés.

En effet, notre confrère, ainsi que plusieurs autres journalistes, suivait pas à pas le duc d'Orléans et son attention était fréquemment attirée par la présence de trois ou quatre personnes qui ne quittaient pas les abords de l'hôtel, accompagnant à distance le prince partout où il se rendait. Croyant à la présence de confrères étrangers, il aborda l'un des inspecteurs de la Sûreté et lui demanda très naïvement :

— Vous faites le même travail que moi, et vous aussi vous ne devez pas lâcher le prédauteur?

Interloqué, l'agent balbutia :

— Mais non, vous vous trompez... Je me promène.

Ah! parfaitement!... J'ai compris, répondit le reporter en souriant.

Dix minutes après, il avertissait le prince et lui désignait les agents.

Le duc d'Orléans s'amusa beaucoup de cette flûte et rendit leur salut aux agents qui s'inclinaient devant lui lorsqu'ils le croisaient de trop près.

En arrivant à la gare, au moment de prendre le train, le prince s'approcha brusquement des agents et leur offrit des cigares en leur demandant :

— Je vous ai fait rudement marcher... Vous ne m'en voulez pas?

— Jamais de la vie, monseigneur! s'écria un inspecteur; nous n'avons pas de raison de vous en vouloir.

Lorsque le train se mit en marche et que les fidèles saluèrent le prince, les policiers en firent autant.

AUTOUR DU BOULEVARD

A propos des noms féminins relevés sur la liste des récompenses accordées à l'occasion de la nouvelle année par le ministère des beaux-arts, quelqu'un faisait hier cette remarque que les femmes douées d'un véritable talent pour la composition musicale sont, de nos jours, moins claires que qu'on ne serait porté à le croire. L'observation est juste, si l'on a soin d'ajouter, toutefois, que ce qui manque le plus souvent à ces dames, et les place dans une situation d'infériorité vis-à-vis de leurs émules du sexe laid, c'est la connaissance approfondie et raisonnée de leur art; c'est le métier, le tour de main, qui ne s'acquiert que par un travail opiniâtre auquel elles ne s'astreignent pas volontiers. En revanche, quand elles joignent à l'inspiration — ce qui n'est pas fréquent — la science, la méthode, l'impeccable correction; quand elles ont pioché l'harmonie avec autant d'intelligence, de persévérance et de profit que les professionnels à barbe les plus consciencieux, elles apportent presque toujours dans leurs œuvres — surtout dans les romances et les morceaux de musique instrumentale destinés aux gens du monde — des qualités qui leur sont propres, ne fût-ce que la délicatesse de touche, un sentiment exquis des nuances particulièrement appréciées des virtuoses mondains et du public spécial auquel elles s'adressent.

Voilà, du moins, ce que se disait hier soir, après un dîner très « smart », dans un hôtel aristocratique bien connu, non sans citer des exemples, tels que Mme de Grandval, Mme Chaminade, Mme Ferrari, et, pour le bouquet, la nouvelle étoile, Mme Bizetka, qui est décidément le compositeur féminin à la mode dans le high-life, où ses dernières mélodies sont en ce moment l'objet d'un engouement tout à fait exceptionnel. — L'Affranchi.

On vient de vendre, rue Saint-Honoré, un vieux hôtel du siècle dernier, de fort modeste apparence, à la façade sévère et peu dans le goût de cette époque d'élégance, et qui fut pourtant la demeure d'une des femmes les plus accomplies de son temps, de celle à qui Voltaire écrivait galamment :

« Je vous souhaite, madame, les jours et l'estomac de Fontenelle; vous avez tout le reste. »

« Agréez le respect du Vieux de la montagne. »

Au premier étage de cet hôtel, derrière trois fenêtres sur un balcon en croix de Saint-André, s'étend un salon qui, malgré certaines retouches, a gardé comme un parfum des soirées où s'y rencontraient tous les beaux esprits de la fin du règne de Louis XV, grands seigneurs épris d'art et philosophes de l'Encyclopédie.

C'est le salon, c'est l'hôtel de Mme Geoffrin.

Pour avoir été tardive, la rentrée de l'hiver n'en semble que plus dure et tous les dyspeptiques, les gastralgiques, les anémiques, les diabétiques, si sensibles aux changements de température, feront sagement d'avoir recours, pour fortifier leur estomac et le mettre en bon état de résistance, à l'usage à table de l'eau tonico-alcaline de Pouget Saint-Léger.

On compte qu'il y a en France environ 6 millions de fumeurs et que, sur 15 fumeurs, 8 fument la pipe, 5 le cigare et 2 la cigarette.

La consommation totale des cigarettes, pour toute la France, peut être évaluée à 294 milliards par an, soit 807 millions par jour, 3,700,000 par heure, 61,000 par minute, près de 1,200 par seconde. Toutes ces cigarettes, mises à la queue leu leu,

feraient cinq cent quatorze fois le tour du monde.

Voilà comment l'Etat réussit à nouer tant bien que mal, avec un brin de carotte, les deux bouts de son fantastique budget.

Renvoyé aux méditations de la Société contre l'abus du tabac.

C'est sur le quai des Célestins, en un petit square qui sera créé en face du boulevard Morland et de la rue de l'Arse, que sera reconstruite pierre à pierre la vieille tour de la Liberté, dernier vestige de la Bastille, dont nous annonçons l'autre jour la découverte dans le tunnel du Métropolitain.

Cette tour qui ne mesure pas moins de onze mètres de diamètre pourra servir de logement au gardien du petit square, et déjà il y a une foule de candidats qui demandent à entrer à la Bastille!

Malgré les temps troublés que nous traversons, les livres vraiment intéressants et d'une réelle valeur littéraire forment quand même l'attention du public; c'est ce qui explique le succès de *Minne Brandon*, de Léon Hennique; *Ames perdues*, de J.-H. Rosny, et *L'Anneau*, de Louis de Robert, qui, parus depuis quelques jours, vont épuiser de nombreuses éditions, et que bientôt tout le monde voudra avoir lus.

Hors Paris

De Stockholm : « Le roi Oscar II vient de partir pour la France. »

« Sa Majesté, qui se rend à Biarritz pour se remettre d'une attaque d'influenza, s'est accompagnée de MM. d'Aukercrona, grand veneur de la Cour; Rustad, maréchal de la Cour; le comte Wrangel, chambellan, secrétaire de légation; le baron Fock, aide de camp, et le docteur Flensburg, médecin du Roi. »

« A son passage à Paris, samedi ou dimanche prochains, le Roi ne s'y arrêtera que quelques heures. »

De Dinan : « Un huissier instrumentant au nom de M. Marhe, avocat à Dinan et propriétaire, s'est rendu chez le Sâr Peladan pour saisir les meubles de la villa des Roses que le Sâr habite pendant l'été à Dinard, et dont il a omis de payer plusieurs termes échus. »

Nouvelles à la Main

A l'Elysée. « Il est cinq heures. On attend le Président, qui doit prendre possession du palais, et qui n'arrive pas. Cinq heures et demie sonnent; six heures. Dans la cour, les municipaux ont l'arme au pied. L'un d'eux, à son chef de file : — Il est peut-être en train de marcher sur Reuilly avec Clemenceau! »

Le Masque de Fer.

L'INSTALLATION

DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE À L'ÉLYSÉE

C'est hier que M. Loubet a pris définitivement possession du palais de l'Elysée.

Ceux à qui il a été donné d'assister aux installations successives du maréchal de Mac-Mahon, de M. Grévy, pour tant très modestes, de M. Carnot, etc., auraient été bien déçus s'ils avaient assisté à l'entrée du nouveau chef de l'Etat en son palais présidentiel.

Ses prédécesseurs ont trouvé dans la cour d'honneur tout un régiment présentant les armes, pendant qu'une musique jouait la *Marseillaise*. Sur l'escalier s'échelonnaient de nombreux officiers ou représentants du ministère.

Hier, en tout, dans la cour, vingt-six gardes municipaux, un lieutenant et un clairon.

Au bas de l'escalier, les deux seuls commandants Bon et Bouchez.

Longtemps on se souviendra de l'entrée définitive de M. Loubet à l'Elysée.

Il devait d'abord y arriver à quatre heures. Alors on se mit, vers deux heures, à préparer sa chambre, celle même du président Faure. Le cuisinier, qui sait que M. Loubet est un homme très simple, rédige un menu de *famille* : Potage santé, soles, rosbif, poulet à la casserole, relevé de légumes. Montjarret, qui reste au service du nouveau Président, reçoit inopinément l'ordre de ne faire partir de l'Elysée le landau présidentiel qu'à quatre heures précises. Ceux qui assistent au départ du véhicule constatent que les boutons des cochers sont encore aux initiales F. F.

On sait que la police maintenant dispose de nombreux bicyclistes. Il y en a qui arrivent de quart d'heure en quart d'heure.

A 4 h. 20, il en est un qui annonce que la première voiture vient de sortir du Petit Luxembourg.

On voit arriver un honteux fiacre à quatre places, un de ces fiacres de nuit qu'on ne trouve plus que dans les gares. Il est bondé de colis et de valises aux initiales E. L. et surtout P. L. Ce sont les malles du père et du fils.

A cinq heures, autre bicycliste, qui dit : « Le Président est derrière moi! »

Le poste vient dans la cour et présente aussitôt les armes. Un soldat monte sur le toit et s'apprête à hisser le drapeau à l'arrivée du Président.

Déjà le faubourg Saint-Honoré est plein de curieux qui attendent le chef de l'Etat.

Arrive un autre bicycliste. Il annonce désespérément que M. Loubet, au lieu de prendre l'avenue de Marigny, a donné l'ordre au cocher de le mener vers l'Arc de Triomphe.

C'est absolument vrai. Et si nous ne vivions au milieu d'incidents si troublants, le fait serait certainement relevé. On a vu hier un Président de la République, qui, décidé à prendre possession du palais du chef de l'Etat, a été séduit, au moment d'y arriver, par le spectacle inouï de l'avenue des Champs-Élysées et s'est dit : « Mieux vaut tout de même prendre l'air en ce cadre si beau que d'aller m'enfermer dans la prison élyséenne. »

Et il s'en est allé.

Et, pendant une heure, on l'a attendu faubourg Saint-Honoré où on l'a tout de même acclamé quand on l'a vu venir à six heures, sans escorte, en voiture découverte, ayant à sa gauche le général Bailloud, devant lui le commandant Moreau et son fils aîné, M. Paul Loubet.

Alors le public, raréfié tout de même à cause de l'attente, a crié : « Vive Loubet! » sans qu'il y ait eu, je l'affirme, aucun autre cri discordant.

A l'Elysée, le nouveau Président, reçu au bas de l'escalier par les commandants Bon et Bouchez, a été conduit par eux jusqu'au vestibule où l'attendaient le lieutenant-colonel Nicolas et le commandant Humbert, qui doivent, paraît-il, faire partie de sa maison militaire.

M. Loubet s'est immédiatement dirigé vers son bureau où de nombreuses pièces attendaient sa signature. Il a fait demander à MM. Le Gall et Blondel de venir auprès de lui et les a priés de vouloir bien, malgré la démission qu'ils ont donnée, continuer auprès de lui leurs fonctions, jusqu'à ce qu'il ait pourvu à leur remplacement.

Tous deux ont accepté.

Après l'expédition des affaires, M. Loubet est monté dans ses appartements qui, à part le remplacement de plusieurs tapis, sont absolument ceux de M. Faure, le nouveau Président n'ayant demandé, au grand étonnement des architectes, aucune modification.

A huit heures, il a mangé, en la seule compagnie de son fils et des officiers ayant pris part à l'installation, le dîner dont le menu précède.

ce jour également que le présente le rapport du capitaine Tavernier.

Et maintenant, la communication faite par Picquart à Lelobis du dossier où se trouve la pièce : la canaille de D... sans s'occuper de sa signification exacte, car il peut être prudent de réserver ce point, la Cour le sait, cette communication, quel en serait le véritable caractère ?

Elle aurait été faite à un moment où l'Éclair venait de publier un prétendu fac-simile de cette pièce ou le nom « Dreyfus » avait remplacé l'initiale D... Ne l'a-t-elle pas été pour montrer à Lelobis, par la production de la pièce authentique, l'innocence de la prétendue preuve de la culpabilité que donnait l'Éclair ?

C'est ce qu'a pensé le juge d'instruction Fabre. Les interrogatoires de Picquart et de Lelobis le prouvent suffisamment. On est à ce point convaincu qu'il y a une campagne organisée par Picquart, que la prévention le déclare, et que, dès 1897, le général de Pellieux, d'abord, puis le rapporteur Ravary, interrogent Picquart, témoin, sur les relations qu'il pouvait avoir eues avec M. Mathieu Dreyfus, avec M. Scheurer-Kestner ou avec M. Reinach.

Henry, dans une de ses dépositions, déclare qu'il « considère Picquart comme un agent inconscient de gens qui ont intérêt à le pousser ».

Que reproche-t-on à Lelobis, dans la procédure ? De s'être servi de renseignements fournis par Picquart, non pour défendre Picquart, mais pour persuader à M. Scheurer-Kestner que le coupable est Esterhazy.

« Le petit bleu a-t-il été fabriqué oui ou non ? Je n'ai pas à répondre, dit M. A. Thalin. A-t-il été communiqué, oui ou non ? Je n'ai pas à me préoccuper de cela. Mais je constate que s'il a été fabriqué, s'il a été communiqué, c'est uniquement dans le but d'arriver à cette conclusion-là ».

Le conseiller rapporteur examine ensuite les conséquences qui résulteraient d'un arrêt soumettant les faits à des juridictions différentes.

Si le Conseil de guerre était saisi de la question de faux, à propos du petit bleu, et si la juridiction civile restait saisie de la question concernant la communication de ce petit bleu, on pourrait bien ne pas arriver fatalement à la contrainte matérielle des jugements, mais on se heurterait, en tous cas, à une véritable contradiction morale.

Devant le Conseil de guerre, on soutiendrait que la pièce est fautive pour faire condamner Picquart. Devant les juges correctionnels on soutiendrait, du côté du ministère public, que le document est faux.

C'est cette thèse contradictoire qu'on soutient, en tout cas, à l'heure qu'il est, dans les procédures tant militaires que civiles. Ce sera à la Cour de demander si l'œuvre judiciaire ne peut souffrir de telles contradictions légales, matérielles.

Ce qui est vrai au sujet du « petit bleu » l'est aussi pour le dossier des pigeons voyageurs et pour le dossier Boulot. La connexité résulte, dans ces deux cas, ainsi que dans le premier, du but unique poursuivi par le lieutenant-colonel Picquart.

Le dossier des pigeons voyageurs, l'archiviste Gribelin affirme qu'il n'a, dans sa pensée, servi que de couverture au dossier Dreyfus communiqué à Lelobis. C'était pour masquer cette dernière communication qu'il avait demandé le dossier des pigeons voyageurs.

« Sans cela, cette communication du dossier des pigeons voyageurs ne se comprend guère », fait observer, dans une question à Lelobis, le juge d'instruction Fabre.

Plusieurs témoins confirment cette opinion de M. Gribelin :

C'est celle du Parquet civil, c'est celle du rapporteur militaire. Il y avait donc là une connexité résultant de ce fait que Picquart n'aurait voulu, par cette communication, que se procurer le moyen de commettre le délit de communication du dossier Dreyfus, et, par conséquent, de faire état de la connexité, de substitution qui lui est reprochée, ce qui constitue, en effet, un cas de connexité.

En ce qui concerne le dossier Boulot, la requête, pour rattacher la communication de ce dossier d'espionnage au groupement de faits précédents, on fera observer, au nom du rapporteur, qu'il n'y a pas un fait qui se serait passé entre les mêmes personnes, au même lieu, dans le même temps, et que, de toute façon, ce fait peut être considéré comme accessoire par rapport aux faits principaux, ce qui entraînera ce fait devant la même juridiction, dans l'intérêt de la bonne administration de la justice. La Cour décide.

En terminant, M. Laurent-Athalin examine les avis émis par les Parquets civils et militaires sur le règlement de juges.

Le Parquet civil propose le rejet parce que l'article 527 aurait un sens restreint en ce qui touche la communication de la connexité. Il ne saurait être admise, en matière de règlement de juges, que lorsque la poursuite séparée serait de nature à déterminer matériellement la contradiction des jugements à intervenir. La Cour verra, à cet égard, si elle entend revenir sur la jurisprudence qui est la sienne et qui a été rappelée au début.

Quant au Parquet militaire, il déclare d'abord que la justice militaire est régulièrement saisie, puisque l'article 60 du Code de justice militaire, donnant dans l'espèce la priorité au jugement du Conseil de guerre, il n'y a pas à redouter un conflit avec l'autorité judiciaire civile, — que Picquart n'a pas fait opposition à l'ordonnance du juge d'instruction.

« Le prévenu, ajoute-t-il, s'opposera au jugement du Conseil de guerre parce que la lumière des débats publics l'inquiète, et qu'il veut « échapper à cette juridiction ».

On peut répondre, dit le rapporteur, qu'il importe peu que la justice militaire ait été régulièrement saisie ; que l'article 60 ne vise nullement les cas de connexité, et que même une ordonnance non frappée d'opposition ne peut mettre obstacle à l'exercice du droit qu'à la Cour de régler de juges.

La jurisprudence est là pour l'établir.

M. Laurent-Athalin poursuit son « simple exposé » en indiquant que si le règlement de juges est admis, il faudra renvoyer devant la Chambre des mises en accusation, car la justice de droit commun seule a plénitude de juridiction.

Le Conseil de guerre n'a pas sa plénitude de juridiction et il faut renvoyer devant la Chambre des mises en accusation sans s'arrêter à la qualité de Picquart et sans avoir égard à son isolement dans certains débats.

Il y a une autre question à régler de juges alors que l'un des prévenus, Lelobis, déféré à la police correctionnelle, a accepté cette décision ? La réponse n'est pas douteuse. Le silence d'un prévenu ne peut mettre obstacle à l'exercice de son coprévenu. Cela aussi a été maintes fois jugé.

Ainsi vient à son terme l'exposé que j'avais à vous faire ; ne voyez qu'un excès de scrupule dans l'excès de ces développements. J'ai cru devoir prévoir les objections qui seraient faites et indiquer les réponses que l'on y peut faire.

« La question de fait est de savoir si, au point où en sont les choses, l'unité de poursuites et de débats devant une même juridiction n'est pas utile à la manifestation de la vérité ».

En tout cas, votre décision, quelle qu'elle soit, impliquera une même convocation devant toutes les juridictions du pays.

La lecture de ce rapport a été écoutée avec la plus grande attention par les

conseillers. Dans le public, pas un mot, pas un murmure.

Il est deux heures et demie.

Après une courte suspension d'audience, M. Mimerel a la parole.

M. Laurent-Athalin avait lu son rapport. A son tour, le représentant du lieutenant-colonel Picquart lit presque entièrement sa plaidoirie, d'une voix un peu hésitante au début et qui demeurera terne jusqu'à la péroraison. Ce grave débat ne comporte pas d'envoies oratoires.

En commençant, M. Mimerel déclare que M. le conseiller rapporteur lui a singulièrement facilité sa tâche. Et les « simples appréciations » de M. A. Thalin sur la thèse de connexité se transforment en affirmations dans la bouche de l'avocat de M. Picquart.

A l'appui de son argumentation juridique, M. Mimerel signale certains documents, pour la plupart inédits, et il s'empare notamment — afin de combattre les chefs d'accusation relevés contre l'inculpé — du rapport rédigé par le capitaine Tavernier.

Ce rapport concluait, on s'en souvient, à la mise en jugement du colonel Picquart sous les accusations :

Première accusation : D'avoir, en 1896, à Paris, alors qu'il était en activité de service, et employé à l'état-major de l'armée, fait fabriquer une « carte-télégramme », communément appelée « petit bleu », dont il a mensongèrement attribué l'écriture à une personne non nominativement désignée, dans le but de nuire au commandant Walsin-Esterhazy ;

2° D'avoir au cours de la même année et au même lieu, sciemment fait usage d'une pièce fautive, ladite carte-télégramme ;

3° D'avoir, en prévention d'avoir, au cours de la même année et au même lieu, étant en activité de service, employé à l'état-major de l'armée et comme tel agent du gouvernement, communiqué à M. Lelobis, avocat, personne non qualifiée pour en prendre connaissance, le dossier d'espionnage Boulot, dossier renfermant des documents secrets intéressant la défense du territoire et la sûreté extérieure de l'Etat, qui lui était confié ou dont il avait connaissance à raison de ses fonctions ;

4° D'avoir, dans les mêmes circonstances, communiqué audit M. Lelobis, personne non qualifiée pour en prendre connaissance, le dossier secret des pigeons voyageurs, dossier renfermant des documents secrets intéressant la défense du territoire et la sûreté extérieure de l'Etat, qui lui était confié ou dont il avait connaissance à raison de ses fonctions ;

5° D'avoir, dans les mêmes conditions, communiqué audit M. Lelobis, personne non qualifiée pour en prendre connaissance, le dossier de trahison Dreyfus, dossier renfermant des documents secrets intéressant la défense du territoire et la sûreté extérieure de l'Etat, qui lui était confié ou dont il avait connaissance à raison de ses fonctions.

Entrant, pour ainsi dire, dans le fond même de l'accusation dirigée contre son client, M. Mimerel oppose des réfutations formelles aux témoignages recueillis par l'enquête.

Signalons quelques passages qui ont semblé fixer d'une façon plus spéciale l'attention des magistrats et du public. On connaît l'histoire du sieur Savignaud, ancien soldat du 4^e régiment de tirailleurs algériens, lequel déposa comme témoin à charge dans l'instruction ouverte contre M. Picquart devant le 2^e Conseil de guerre.

Des renseignements fournis par le général Dechizelle au ministre de la guerre portaient que « ce soldat était bien noté au régiment et que le lieutenant-colonel Picquart avait exprimé à plusieurs reprises sa satisfaction sur son service ».

M. Labori demanda plus tard de nouveaux renseignements sur Savignaud, car il avait découvert qu'une confusion s'était produite entre deux militaires portant le même nom.

Or, déclare M. Mimerel, par une lettre en date du 21 janvier 1899, le ministre de la guerre informe le gouverneur militaire de Paris qu'à deux reprises, les 18 décembre et le 16 janvier, M. Labori lui a demandé des renseignements sur le sieur Savignaud, mais que ces renseignements étant de nature défavorable, il ne croit pas pouvoir en délivrer une copie à M. Labori, celui-ci pouvant ce pendant en prendre connaissance, sans déplacement, auprès de M. le commissaire du gouvernement.

Messieurs, vous concluez !

Au sujet du « petit bleu », le lieutenant-colonel Picquart répond phrase par phrase à la déposition du général Roget. Le général Roget a déclaré :

J'ai compulsé moi-même un nombre considérable de pièces : toutes sont d'écritures naturelles, connues pour la plupart. Ces pièces, au nombre de plus de 1,500, embrassent une période de huit ou neuf ans ; elles comprennent toutes sortes de documents : des mémoires, des brouillons, des rapports, des lettres de toute nature et de correspondants divers. Quand dans une collection telle, on trouve un jour, sans avoir jamais vu avant, sans l'avoir jamais revue depuis, une écriture contrefaite, quand toutes les autres sont naturelles, il y a déjà une présomption grave que la pièce ne vient pas de la source indiquée.

M. Mimerel répond :

C'est n'est pas l'avis des experts qui ont trouvé des ressemblances graphiques entre l'écriture du « petit bleu » et celle d'une autre pièce écrite au crayon noir et signée C comme le petit bleu.

C'est pourtant le cas du bordereau, dont l'écriture, d'après les adversaires de Dreyfus, ne serait pas naturelle. En toutes cas, l'écriture du bordereau n'avait jamais figuré avant, n'a jamais été vue, après, parmi les écritures venant de la source indiquée.

Mais le « petit bleu » n'est pas dans le cas du bordereau : son écriture ressemble, d'après les experts, à celle de la pièce au crayon noir signée C.

Le général Roget poursuit :

« Il existe, il est vrai, dans cette collection, une autre pièce signée C, qui m'est suspecte comme le « petit bleu » ; elle n'est, pas plus que cette dernière, de l'écriture de l'agent étranger dont il s'agit ».

Nouvelle riposte de M. Mimerel :

On ne pourra être certain que la pièce au crayon noir signée C n'est pas de l'agent en question quand on aura fait une expertise sérieuse avec des pièces de comparaison authentiques et en nombre suffisant. Mais, dès à présent, on peut dire que l'écriture de la pièce au crayon noir signée C n'est pas inconnue ; Lauth dit, en effet, devant le commandant Ravary, en parlant de ce document :

« L'écriture en est certainement absolument différente de celle du petit bleu », et ce lui auquel il doit être attribué est absolument une autre personne que celui qui aurait écrit la carte-télégramme d'après le colonel Picquart. » (Déposition du 13 décembre 1897).

Il y a lieu de remarquer que Lauth est d'un avis contraire à celui des experts, ces derniers trouvant que l'écriture de la pièce au crayon noir signée C... ressemble à celle du petit bleu. Il est étonnant que l'on n'ait

jamais demandé à Lauth à qui il attribuait la pièce au crayon signée C...

Cet agent ne signe pas d'une initiale, dit le général Roget ; il signe ou son nom tout entier ou des noms de convention.

Il est évident qu'écrivant à un de ses informateurs, l'agent étranger n'allait pas signer de son nom tout entier, reprend M. Mimerel ; de plus, rien ne dit qu'il se servit toujours des mêmes signatures de convention. Celles que l'on connaît au bureau des renseignements sont celles dont il se servait avec des personnes avec lesquelles il correspondait, quelquefois secrètes, mais avec lesquelles il avait le droit de correspondre. On ne connaît pas les pseudonymes qu'il employait pour ses correspondances d'espionnage.

En conséquence, cette seconde pièce signée C ne me paraît confirmer en rien l'authenticité du petit bleu, conclut le général Mimerel.

M. Mimerel reprend :

D'après les experts, cette seconde pièce signée C présente deux particularités graves avec le petit bleu. Il était donc très intéressant de chercher à savoir de qui est cette écriture que Lauth paraît connaître. On ne l'a même pas demandé à Lauth.

Le général Roget. — Le petit bleu a en outre des apparences de document frauduleux. Le nom d'Esterhazy écrit sur l'adresse n'est pas du même genre d'écriture que les autres mots de l'adresse et du corps de la carte-télégramme ; de plus, les caractères sont empâtés et baveux, le chiffre 7 du n° 27 présente les mêmes caractères.

M. Mimerel :

L'expertise faite à l'instruction Tavernier a démontré que l'adresse du petit bleu était primitivement de la même écriture et de la même encre que le reste de la pièce, mais que des tentatives frauduleuses, consistant en grattage et surcharges, ont été faites pour donner à croire que le mot « Esterhazy » avait été substitué sur l'adresse à un autre nom.

Il est évident que, pour ceux qui ont essayé cette fraude, le petit bleu avait un caractère authentique, et il leur devait paraître bien difficile de nier cette authenticité pour qu'ils aient eu devoir recourir à d'aussi coupables manœuvres.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, M. Mimerel joue serré. Il en est de la sorte pour tous les autres chefs d'accusation. C'est une plaidoirie avant la lettre que pro once le représentant du lieutenant-colonel, et, ce faisant, il n'a pour but que de démontrer la nécessité de soumettre tous les faits aux mêmes juges, afin d'éviter que le heurt de juridictions différentes n'engendre encore « le parti pris et la passion dont on a les preuves manifestes ».

Il termine ainsi : « Messieurs, quelle que soit la juridiction que vous désignerez, le lieutenant-colonel Picquart comparaitra devant elle avec l'âme sereine d'un homme qui, ayant fait le sacrifice de ses ambitions, a conscience d'avoir accompli son devoir ».

Aujourd'hui vendredi les conclusions de M. le procureur général Manau.

Intérim.

Informations

Conseil de Cabinet. — Les ministres se sont réunis hier matin en Conseil de cabinet, au ministère de l'intérieur, sous la présidence de M. Charles Dupuy.

La séance a été consacrée à l'expédition des affaires courantes. Le ministre du commerce a fait savoir qu'il avait accepté l'invitation de la Ligue franco-italienne à assister à un banquet, qui aura lieu dans les derniers jours du mois de mars, à l'occasion de la conclusion de l'accord commercial entre la France et l'Italie.

Marine. — Le capitaine de frégate Moreau, attaché à la maison militaire du président Félix Faure, est nommé au commandement de l'avis de 2^e classe Ibis et de la station de la Manche et de la mer du Nord.

L'hôtel de Ville. — La municipalité de Paris a fixé au samedi, 25 mars, la date de la deuxième soirée qui devait avoir lieu à l'hôtel de Ville le 18 février, remise à raison du décès de M. Félix Faure.

Les cartes distribuées pour la soirée du 18 février seront valables pour cette nouvelle date.

Il sera impossible de renouveler aucune des invitations lancées et aucune carte nouvelle ne sera distribuée. Les deux fêtes suivantes sont fixées aux 8 et 23 avril.

Institut. — M. Béchoux, professeur à la Faculté libre de droit de Lille, a été nommé correspondant de l'Institut, par l'Académie des sciences morales et politiques.

Palmes académiques. — A la liste des rosettes et des palmes académiques que nous avons publiées ces jours derniers, ajoutons les noms suivants :

Officiers de l'instruction publique. — M. Maurice Loir, publiciste ; Mme Louise d'Al. Officiers d'académie. — MM. René Lara, publiciste ; Paul Manoury, publiciste ; Auguste Imbert, publiciste ; Ricard, metteur en pages du *Magasin pittoresque*, 32 ans de typographie ; Mlle Marguerite Kolland, artiste dramatique ; Mme Nelly Lamy, artiste peintre ; MM. Henri Emmanuel, professeur de chant ; Gaston Schindler, professeur de chant ; Mme Rebecq, pianiste ; M. de Potes-Veschio. Les ouvrages de M. Charles Baret, directeur de tournées artistiques.

Figaro à la Bourse

Jeu 2 mars.

Il y a encore, mais de loin en loin seulement, quelques petites traces d'hésitation. On sent que le calme revient dans les esprits, maintenant qu'on a franchi cette double étape, impressionnante à des degrés divers, de la liquidation de fin de mois et de la discussion sénatoriale. Ces deux grosses histoires étant à présent terminées, la Bourse a poussé une espèce d'ouffle de soulagement ; et les tendances reprennent peu à peu leur fermeté. Il ne nous manque plus que des affaires.

En fait, bien quelques-unes dans le compartiment des valeurs industrielles, mais il faudrait que cela se généralisât. Au début, il a bien paru que cette généralisation allait se faire ; mais cela n'a duré qu'un instant, et c'est en somme le manque d'activité qui est la caractéristique de cette séance dont on peut dire qu'elle est de celles durant lesquelles on pelote en attendant partie.

Le 3 0/0 fait 103 15 après 103 22 ; c'est 7 centimes plus bas qu'hier ; mais on se remonte un peu après Bourse. La moins-value est de 17 centimes pour le 3 1/2 0/0 à 103 67 après 103 80. Au comptant, réaction de 5 et 10 centimes sur nos deux rentes.

L'Extérieure a fluctué entre 55 27 et 55 52 pour finir à 55 30 au lieu de 55, hier. L'Italien gagne 20 centimes à 95 82 ; c'est à peu près le cours moyen de la journée, le plus haut étant 95 97. Le Portugais reprend le cours rond de 27, et il y a une légère amélioration — quelques centimes seulement — sur le 3 0/0 russe 1891 à 94 30 et le 1896 à 94 35. Le Turc C gagne 10 centimes à 28 05

après 27 97 ; le D s'écroule un peu à 28 85. La Banque ottomane est invulnérable à 377. Petite avance de 10 centimes sur le 4 0/0 brésilien à 63 35, et de 3/8 sur le 5 0/0 à 70 5/8. La Minas Geraes est fermée à 305.

La Banque de Paris gagne 3 francs à 988, la Société générale 4 francs à 584. Petites plus-values, aussi, sur la Banque internationale à 565, la Banque spéciale des valeurs industrielles à 344 5/8. Le Crédit lyonnais est bien tenu à 890, le Crédit industriel à 630, le Comptoir à 592, le Crédit foncier à 750. Au comptant, on relève des transactions animées sur les Communales 1879, les Foncières 1886, les Communales 1899, etc.

Le Lyon perd 3 francs à 1,042 ; le Nord gagne 8 francs à 2,130, l'Orléans 2 francs à 1,852. On compte que du reste est bon partout, les augmentations sont sensiblement plus fortes.

Le clou de la journée, c'est, dans le groupe des valeurs industrielles, la nouvelle hausse de 60 francs à 1,730, sur la Sino-Koré, qui est fort active depuis quelques jours. Le Suez gagne 19 francs à 3,591, la Transatlantique 5 francs à 340. Un peu d'avance sur le Rio à 1,005 et sur l'Oural à 551. La Thomson-Houston à 1,385 et la De Beers à 705 sont un peu plus faibles. La Fives-Lille à 575 est fermée, ainsi que le Gaz à 1,316, la Cusenier à 920 et les Chargeurs réunis à 1,250.

Le Boursier.

MINES D'OR

C'est une lourde responsabilité que nous venons de prendre en nous chargeant de la rédaction de ce bulletin. Si nous l'avons acceptée, c'est que nous avons cru servir la cause des Mines d'or du Transvaal à laquelle notre existence est consacrée ; c'est aussi dans l'espoir de rendre possible quelques services à la grande clientèle du *Figaro*, en lui faisant connaître sous leur véritable jour les valeurs du Transvaal au sujet desquelles il existe tant d'idées fausses et de préjugés. La majorité du public les considère comme des spéculations, tandis que, si l'on sait les choisir et les acheter avec modération, elles constituent, en outre, à notre avis, des placements industriels très sûrs en même temps que très rémunérateurs.

Mais, quoique nous fassions notre spécialité de l'étude et de la négociation des Mines d'or sud-africaines depuis douze ans ; quoique notre expérience dans ces questions ait été éclairée et mûrie par les deux grandes crises successives que nous avons traversées, nous subissons depuis l'origine des exploitations aurifères de ce pays, nous sommes bien loin de prétendre à l'infailibilité. Si grand que soit notre soin à étudier les affaires, il nous arrivera, sans doute, quelquefois de voir nos calculs déjoués par un accident ou par toute autre cause imprévue. C'est le sort réservé à toutes les entreprises humaines. Lorsque pareil fait se produira, on voudra bien nous pardonner les circonstances atténuantes, en considération de ce que nous n'hésitons pas à signer ces articles de notre nom.

Le marché, en ce moment, traverse une période transitoire ; après le grand mouvement qui s'est produit depuis le commencement de l'année, un calme salutaire permet aux plus avisés d'acquiescer de se consolider. Il en résulte que les séances quotidiennes offrent peu d'intérêt. Nous en profiterons pour exposer successivement quelques considérations générales sur les mines d'or du Transvaal et sur la manière dont les capitaux de placement peuvent se porter sur ces valeurs.

Henry Dupont.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE. — Bilan du 24 février au 2 mars 1899. Principales variations : Augmentations : Portefeuille, 19 millions ; Avances sur titres, 21 millions 1/2. Diminutions : Encaisse, 3 millions 1/2. Comptes courants particuliers, 53 millions ; Comptes courants du Trésor, 16 millions 1/2. Billets en circulation, 56 millions 1/2. — Bénéfices bruts : 526,668 fr. — Dépenses : 904,397 francs.

CRÉDITS DE FER FRANÇAIS. — Recettes de la 7^e semaine de 1899, par comparaison avec celles de la période correspondante de 1898. — Augmentations : Orléans, 46,000 ; Lyon, 70,000 ; Est, 125,000 ; Orléans, 75,000. Diminutions : Nord, 42,000 ; Midi, 131,800.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 2 Mars

La reine Ranavalao à Marseille. — La Reine est sortie aujourd'hui, à trois heures, de son hôtel et s'est rendue en landau, avec sa sœur, son interprète et le capitaine Bonnel, à l'hôtel de la ville, où elle a été reçue par le général Metzinger. Elle a été conduite à l'hôtel de la ville, où elle a été reçue par le capitaine des Mairies, officier d'ordonnance du général, elle a été reçue par le général Metzinger, en grand uniforme, entouré de son état-major. L'entretien a duré dix minutes. La reine Ranavalao s'est ensuite rendue chez Nadar qui lui a fait visiter sa galerie de portraits des célébrités diverses. L'après-midi a été terminée par une visite au Palais des beaux-arts.

A six heures, la Reine était de retour à l'hôtel, sous les fenêtres duquel une foule considérable ne cesse de stationner, dans l'espoir de l'apercevoir. Voici le menu du déjeuner que Ranavalao a fait aujourd'hui à l'hôtel :

Potage à la Reine
Soleinormande
Filet d'Angoulême
Ris de veau glacés aux petits pois
Asperges en branches
Volaille de la Bresse
Salade
Glaces glacées, etc.

Détail à noter : Sa Majesté ne mange pas de pain. Elle se remplace par du riz bouilli à l'eau, sans sel.

Demain soir, elle assistera, au Grand-Théâtre, à la représentation de *Sigurd*.

L'escadre de la Méditerranée

TOULON. — La tournée que l'escadre de manœuvre devait faire en Corse, et qui avait été contremandée, a été subitement décidée de nouveau. Aujourd'hui, cette force navale prenait ses dispositions pour appareiller vers Bastia.

Ce départ a donné lieu à d'intéressantes manœuvres. Tandis que la flottille des torpilleurs de l'armée, exercée de débarquement sous le commandement du *Léger*, effectuait le pilotage de la côte depuis le golfe Jouan jusqu'à la frontière italienne, la division légère des croiseurs, sous la direction du contre-amiral Maréchal, se livrait à des exercices de reconnaissance avec emploi nouveau de signaux à grande distance. Pendant ce temps, les croiseurs se formaient en deux divisions, ont fait des simulacres de combat en se servant de la nouvelle tactique que l'amiral Fournier a mise en pratique. Les cuirassés se sont en outre livrés à des comparaisons de vitesse à différentes allures.

Cette nuit, la force navale rassemblée entièrement a eu à subir un exercice d'attaque des torpilleurs de la défense mobile.

Demain, dans la journée, mouillage à Bastia. Voici le programme du séjour en Corse, d'ici à la fin du mois :

Du 5 au 6 mars, mobilisation des troupes de la Corse à l'effet d'exercer de débarquement des compagnies de la force navale, au moyen de canots armés en guerre, tentative de débarquement, si le temps le permet, sur les côtes de la Corse, au sud de Porto-Vecchio. Les croiseurs seront défendus par l'infanterie et l'artillerie, c'est-à-dire que les troupes de guerre, y compris les nouveaux débarquements installés il y a deux mois dans l'île, participeront à cet important branle-bas de combat.

Le 15 mars, retour de la force navale à Villefranche.

Les officiers de l'armée de terre de la place de Nice et des environs donneront une grande fête en l'honneur de l'escadre, pour

répondre au grand bal qui a eu lieu le mois dernier sur le *Brennus*. Le 30 mars, rentrée de l'escadre à Toulon.

Départ de M. Constans

CONSTANTINOPLE. — M. Constans a quitté Constantinople aujourd'hui, par l'Orient-Express. Il arrivera directement à Paris dimanche.

A la gare, grande affluence de gens venus pour le saluer. Il y avait les notabilités de la colonie française, un grand nombre de religieux de diverses communautés catholiques et des représentants du Sultan, du grand vizir et du ministre des affaires étrangères. L'absence de l'ambassadeur sera de courte durée. Il reviendra à Constantinople accompagné de Mme Constans.

Pendant l'absence de M. Constans, M. E. Bapst redevient chargé d'affaires.

Après sa dernière audience, qui a été longue et particulièrement amicale, le Sultan a fait remettre à M. Constans le grand cordon du Méjidieh, avec plaque enrichie de brillants. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille faveur accordée si vite à un nouvel ambassadeur.

C'est, en général, la récompense suprême d'une longue mission. M. de Nélidow, le dernier ambassadeur de Russie, ne l'avait obtenue qu'après une ambassade de quinze années.

Argus.

Courrier des Modes

Le commerce parisien qui se plaignait d'accalmie est depuis quelques jours sous les armes. Des grands préparatifs se font, en effet, pour l'exposition franco-russe de Saint-Petersbourg, organisée par la Société de la Croix-Rouge de Russie, sous le haut patronage de S. A. I. le grand-duc Constantin. Le président d'honneur du Comité de la section française est M. le comte de Montebello, notre ambassadeur à Saint-Petersbourg ; le président, M. Montihors, ancien commissaire général du gouvernement français à Bruxelles. La section française comprendra une exposition des « arts appliqués à l'industrie », à laquelle on a adjoint la « toilette de la femme ». Le programme comporte cinq groupes : arts du métal, ameublement, céramique, toilette et ses accessoires, arts graphiques. La décoration générale est de M. Pégard. C'est dire que la section française tiendra dignement son rang dans l'Exposition de la nation sœur.

art est de s'effacer, de chercher des attitudes de soumission et de crainte. Elle a des révéls, des redressements héroïques. Mais la teinte générale qu'elle a voulue est plutôt la grisaille. Cette interprétation d'abord surprise. Puis on s'y est intéressé. Enfin, le succès s'est affirmé au troisième acte, où, dans son air de douleur, pleurant l'exil loin de la patrie, et dans son grand duo avec Tarnagino, elle a eu des trouvailles d'expression qui lui ont conquis le public. Au dernier tableau, dans le duo de la crypte, elle a été justement acclamée à côté de son magnifique partenaire.

Le rôle d'Amédée convient absolument à Mme Héglon. Sa prestance de reine, sa beauté majestueuse, son art du costume et des attitudes, son ampleur dramatique, sa voix de solide et pur métal la servent superbement. C'était la première fois qu'elle chantait ce rôle en italien et, malgré cette difficulté, elle y a été tout à fait, sans effort visible et sans hésitation. Au 4^e acte, dans la scène de la prison, elle a produit un grand effet : son chant et son jeu, fort dramatiques, lui ont assuré un vif succès personnel.

La voix de basse, bien timbrée et solide dans le grave, de M. Vinché, s'est déployée superbement dans le rôle du grand prêtre Ramphis. M. Ughetto, un Amosino émuant, M. Kronberg, un roi de belle prestance, ont dignement entouré les trois principaux interprètes d'Aida.

M. Arthur Vigna dirigeait l'orchestre.

Un témoin.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

Au théâtre des Variétés, à huit heures très précises, première représentation du *Vieux Marcheur*, pièce en cinq actes, de M. Henri Lavedan, de l'Académie française :

Labosse MM. Brasseur
Giroux-Jodard Guy
Labbé Graveline Courtès
Victor Petit
René Prince
Le ministre Demey
Leontine Falenpin Mmes Jeanne Granier
Pauline Marcelle Lender
Marie-Avoine Rogé
Julia Brunel
Louise
Rosa

— A 8 h. 1/2 très précises, au théâtre de l'Ambigu, répétition générale du *Coupaie*, pièce nouvelle en deux parties, 4 actes et 11 tableaux, tirée du roman de M. François Coppée par M. Jules de Marthold.

— Ouverture des portes à 7 h. 1/2. — On ne sera reçu que sur invitations numérotées.

Demain samedi, irrévocablement, première représentation.

— Au théâtre du Vaudeville, huitième spectacle d'abonnement, deuxième série des vendredis (cartes roses), le *Lys rouge*.

— Au Gymnase, septième spectacle d'abonnement, quatrième série des vendredis (cartes mauves), *Trois Femmes pour un mari*.

— Au théâtre des Folies-Dramatiques, l'Azur de la Bohème, opéra en trois actes, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Victor Roger.

L'Opéra prépare pour le 18 mars prochain une représentation tout à fait sensationnelle au profit de l'Association des artistes dramatiques et avec le concours de l'Opéra, de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique et de l'Odéon. MM. Bertrand et Gailhard donneront une représentation unique du *Bourgeois gentilhomme* tel qu'il fut représenté pour la première fois au château de Chambord devant Louis XIV, avec les intermèdes de chant et de danse, divertissements, etc. Cette très curieuse reconstitution ne peut manquer d'être des plus intéressantes. Le spectacle commencera par les *Rendez-Vous bourgeois*, interprété par les artistes de l'Opéra-Comique. Les détails complets du programme seront publiés ultérieurement.

Trois Femmes pour un mari se jouent ce soir pour la dernière fois.

A demain Un Concert judiciaire.

La direction du Gymnase nous informe que le service de seconde sera reçu dimanche soir et qu'il n'y aura pas de répétition générale, la pièce n'étant pas inédite.

Au théâtre du Palais-Royal, ainsi que nous l'avons annoncé, la première représentation de la *Poire*, pièce en trois actes de M. Louis Artaud, reste irrévocablement fixée à mardi prochain 7 mars. La répétition générale aura lieu lundi soir, à huit heures et demie.

Chéri l'opéra-vaudeville de MM. Gavault et de Cottens, n'aura plus que trois représentations.

La première de l'Enfant prodige est irrévocablement fixée à lundi prochain, 6 mars, au Théâtre Lyrique, la Renaissance.

L'orchestre sera dirigé par M. Gillet, et la partie de piano exécutée par M. Wormser.

Voici la distribution complète d'Oréon, qui sera donné dans une quinzaine de jours pour alterner avec l'Enfant prodige :

Huon, MM. Delagrèrie ; Oréon, Rey Régis ; Chérubin, Chabrin ; Rénia, un El. Margerie ; Fatime, Lebey ; Fuc, M. Fenest.

Sous la direction de M. Jules Danbé.

Au Nouveau-Théâtre : M. Paul Franck vient de recevoir, pour être jouée en matinée pendant la semaine sainte, une *Salomé* en trois actes, de M. Pesquidoux, dont les principaux interprètes seront M. de Max et Mme Tessandier.

Prochainement, centième du *Roi de Rome* dont le succès s'affirme chaque soir d'avantage.

De notre correspondant de Londres :

« Ainsi que je vous l'ai annoncé, le Lyceum est mis en compagnie limitée. L'émission publique a lieu aujourd'hui ; mais on me dit que les actions sont déjà enlevées. Parmi les administrateurs de la nouvelle compagnie on compte sir Arthur Sullivan, le compositeur éminent ; M. William Greet, un directeur de théâtre très connu, et M. Comyns Carr. Ce dernier sera le directeur du Lyceum. Quant à sir Henry Irving, il sera le « conseil dramatique » de la compagnie, en même temps que l'acteur principal du théâtre, auquel il s'engage à donner, chaque année, cent représentations pendant la saison. La première série de cent représentations commencera au mois d'avril, par le *Robespierre* de M. Victor Sardou.

Pendant les mois d'automne, le théâtre du Lyceum sera loué à M. Wilson Barrett, qui y donnera des drames. Vers Noël, la pantomime succédera aux drames, pour être suivie, au printemps, — et avant la saison proprement dite — par des représentations d'opéra, dirigées par M. Schulz-Curios. De cette façon, le Lyceum sera ouvert d'un bout de l'année à l'autre.

Le capital de la compagnie du Lyceum Theatre (limited) est de 170,000 livres sterling.

« L'Angleterre aussi va connaître les œuvres de l'abbé Perosi. Au mois de mai, M. Newman fera exécuter, au Queen's Hall, trois des oratorios de don Lorenzo Perosi : la *Transfiguration*, la *Résurrection* et la *Passion* de Christ et la *Résurrection* de Lazare. La Passion ne

sera exécutée qu'au mois d'octobre, au festival musical de Norwich. »

De Vienne :

« La question de la comparaison, sur la scène, des auteurs dramatiques, lorsque le public les réclame, continue à occuper vivement le monde théâtral, et même le public. Un journal viennois, la *Zeit*, a organisé à ce sujet un vaste référendum, auquel prennent part tous ceux qui ont un nom dans le monde théâtral allemand et autrichien. Mais, dès à présent, la balance semble pencher du côté de ceux qui ne veulent pas s'exhiber publiquement. Voici, en effet, la déclaration que publient les journaux de ce matin :

« Les soussignés ont décidé de ne plus se montrer en public, à l'occasion de la première représentation de leurs pièces. »

Signé : Hermann Bahr, Jules Bauer, Félix Dornmann, Louis Gang, Thodor Herzl, C. Karlweiss, Philippe Lang, Mann, Victor Léon, F. Schoenthan, Ernest de Wild, Denbruch. »

« Comme on le voit, la liste des protestataires comprend déjà quelques noms, et non des des moindres. »

De Rome :

« Pour la première fois depuis son mariage avec le baron Cederström, Mme Adeline Patti s'est montrée en public, cette semaine. »

« La grande artiste a prêté son concours à un concert de bienfaisance organisé par l'Académie de Sainte-Cécile ; elle a chanté l'aria de Faust, de Gounod, le duo de Don Juan, de Mozart, avec, comme partenaire, le ténor M. Cotogni, et quelques chansons de Tosti. Toutes les pièces ont été bissées, voire triées. »

« La reine Marguerite, qui assistait au concert, a mandé Mme Patti dans sa loge et la vivement félicitée. »

« Des imprimeries de Rome s'efforcent de gagner la diva pour des représentations payantes ; elle a, jusqu'à présent, repoussé toutes les offres, quelque tentantes qu'elles fussent. »

Jules Huret.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

A la Bodinière, à 8 heures : Danses et chants espagnols, par les sœurs Pena. Causerie de M. Jean-Bernard. — A 4 h. 1/2 : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale* et *littérature humaine*.

— Aux Mathurins, à 4 h. 1/2 : *Les Petites Mâchins*, opérette en un acte, de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, M. Tardieu et Guyon fils.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, soirée de gala pour la rentrée de Otero et le renouvellement du spectacle avec le programme suivant :

1. Kook, le tireur aveugle ; 2. Colli, danseuse et chanteuse napolitaine ; 3. Les trois sœurs Leamy ; 4. Les Burnell excentriques musicaux américains ; 5. Le jeu de Clubs, par Albertini et Baltram ; 6. La Princesse au Sabbat, ballet ; 7. La Quatrième Madcap, danses acrobatiques ; 8. Otero ; 9. Les Braatz, équilibristes ; 10. Les tableaux vivants de Vry ; 11. Les Bonhair ; 12. L'American Biograph.

Demain samedi, soirée extraordinaire et rentrée de la Loie Fuller.

— A Parisiana, première représentation de la *Demoiselle de chez Maxim*, folie-parodie en trois tableaux, de M. Gastiel-Hervé, avec Mlle Jane Derval dans le rôle de la comtesse Grenouille. Au programme du concert :

Paulus, Villé-Dora, Anna Thibaud, Dureux, Giralduc, etc.

C'est demain samedi, à 4 h. 1/2, aux Mathurins, que M. Maurice Lefèvre reprendra la série de ses causeries sur la *Chanson de Paris*, si finement interprétée par Mlle Marguerite Deval, série qui avait été interrompue le mois dernier par le départ pour Monte-Carlo de la gracieuse artiste et de l'élégant conférencier. Après avoir remporté sur la Côte d'Azur une victoire éclatante, nul doute que cette série si piquante n'obtienne de nouveau à Paris le succès qu'il avait accueilli au début. Demain, la *Chanson de Paris* (dans la rue).

A côté de Mme Angèle Héraud, Gauthier et Flemming, qui continuent à se faire applaudir dans le joli ballet *la Montagne d'Aiment*, il importe de mentionner le succès remporté par les numéros nouveaux au Casino de Paris :

Mlle Jane Derval dans le rôle de la comtesse Haydas les sauteurs, et enfin le Coq et l'âne, de Masson et le chien de Miss Chester.

Depuis trois jours déjà, Fursy, qui n'aurait jamais attendu l'actualité, chanteur Tréteau de l'Opéra, la plus amusante satire qu'il se puisse imaginer des événements de ces jours derniers.

C'est par une très brillante chambrée que se sont fait applaudir dimanche dernier, à l'Institut Lamartine, les excellents artistes qui figuraient au programme.

Leurs noms seuls en apprennent plus que les plus longs comptes rendus : MM. Moreau, Brion, Moreau pour la partie musicale. Le spectacle était donné par M. Violette et Mlle Alex dans le *Ballon*, *Lépreux* et *Levant*, la *Présentation*. Enfin, le déshabillé Robert Saldre dans son répertoire humoristique.

Matinées fort amusantes autant que distinguées, grâce au soin avec lequel les programmes sont composés à l'intention des familles.

MM. Camille Chevallard, Maurice Hayot et Joseph Salmon reprendront leurs séances de musique de chambre à la grande salle Pleyel, les mardis 4 et 28 mars et 41 avril, à neuf heures du soir. Aux programmes, des œuvres de Beethoven, Mozart, Mendelssohn, Schumann, Franck, Saint-Saëns, etc.

Ohé Vénus ! la pièce-féerie en deux actes et neuf tableaux de M. Flers, complétera certainement parmi les plus gros succès de la Gaieté. C'est une véritable féerie très moderne, avec des situations d'un comique imprévisible, des mots pleins de saveur, des couplets gaillardement tressés, avec une mise en scène très soignée et des costumes somptueux.

A. Merclekin.

LA VIE ARTISTIQUE

Exposition Pointelin

Le profond et émouvant paysagiste franco-comtois Auguste Pointelin, cédant aux instances de ses amis, a réuni à la galerie des artistes modernes, rue Caumartin, une quarantaine de ses plus belles peintures et à peu près autant de pastels et de dessins.

Cette exposition sera pour tous ceux qui aiment la belle peinture et l'art à la fois profondément senti et profondément calculé, un des régalés de la saison. Avec un sens poétique qui ne peut laisser que de ce soit insensé et une technique d'une simplicité et d'une force bien rares, Pointelin s'est fait l'historien de son pays, et principalement du Haut-Jura, mais cet historien a une éloquence et une originalité sobre qui n'appartiennent pas toujours à la peinture — même à la peinture d'historie.

Ce qui frappe dans cette belle exposition, c'est d'abord l'unité de toute cette

carrière de peintre, — attestant l'énergie de ses convictions, l'intégrité de son sentiment de la nature, puis la variété des sujets qui l'ont attiré, — prouvant la souplesse et l'étendue de son esprit.

L'artiste que d'aucuns ont pu, sans l'avoir assez étudié, soupçonner de se complaire dans une série de données restreintes, est au contraire intéressé, et passionnément, par tous les aspects de la nature, par toutes les saisons, par toutes les heures du jour. Sans doute, il a cependant une prédilection pour les heures fraîches et les heures sombres, pour les matins et pour les soirs, où la nature devient plus intense, plus troublante et plus mystérieuse. Mais c'est son droit d'avoir ses harmonies préférées, et on ne peut que lui être reconnaissant d'en avoir tiré sans cesse de si riches et si nobles accords.

Les paysages de Pointelin sont toujours « sous le ciel », qualité peu commune dans un grand nombre de paysagistes que l'on voit aux Salons annuels. Ils ont la grande simplicité, élément de force et de durée. Parfois, cette simplicité va si loin qu'un rythme d'horizon sur un ciel fait tout le tableau, mais ce sont choses qu'on voit toujours avec plus de plaisir, preuve qu'elles sont complètes et durables.

Les pastels et les fusains de M. Pointelin sont également fort admirés. Ils ont, avec une séduction particulière d'exécution, toutes les qualités de sa peinture : ils en ont comme le côté caressant et imprévu.

Arsène Alexandre.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR ENGHEN

Réouverture. On va trouver l'hippodrome en mauvais état. Les résultats ne sont pas clairs du tout. On peut choisir, un peu à tâtons, dans le prix du Loing, Cinnamé ; dans le prix du Vexin, Canvas Back ou Sombun ; dans le prix de l'Ourcq, Clotilde ou Réverence ; dans le prix du Valois, Protocole ou Caboulot ; dans le prix de la Marne, Grandlieu ou Le Tréport.

COURSES A AUTEUIL

Auteuil était hier une agréable succursale des hippodromes fleuris du Midi. Il faisait chaud, le ciel était pur et la piste ne laissait rien à désirer. On n'a assuré qu'il y avait au moins quinze mille piétons sur la pelouse, ce qui est un joli chiffre pour un jour de semaine. Les résultats ont été assez réguliers dans quatre des épreuves. La plus forte cote a été dans le prix de Saint-Cloud où Solferino a rapporté 47 fr. 50. Il avait bien d'ailleurs autant de chances que ses adversaires. Clotilde, en 48^e, avec Elyng Bess, la fille de Clotilde, ne semble pas encore tout à fait la plus triste figure du monde. En somme, elle ne compte que trois victoires sur vingt-quatre prix disputés. C'est une carrière décevante. Hyksos, qui l'autonne dernier avait été second derrière Pilule dont il recevait huit livres, a pu la battre dans le prix Baudres en recevant six livres. D'ailleurs, la fille de Clotilde ne semble pas encore tout à fait à point. Géographie a sauté à la perfection dans le prix de la Butte, qu'elle a gagné en se promenant, comme Sommeil a gagné le prix Rigolette.

Dans le prix Baudres, on a vu reparaître en obstacles les couleurs de M. Henri Delamare. Je me suis rappelé le temps de ses débuts, en 1884, avec Elyng Bess et Lady Arthur. Ça s'appelle revenir au lancer.

Le Prix Roule, 3,000 fr., 3,500 mètres, a été pour Lock (gal), à M. O. Soarez (F. Morris), battant Ganet, à M. L. Roux (Horn), et Vibraye, à M. Ch. Liénart (T. Newby).

Ganet et Boulag partaient devant Lock et Vibraye. A la rivière Boulag et Vibraye culbutaient. Ganet continuait devant Lock ; ce dernier rejoignait Ganet après le bull finch et l'emportait de Ganet. Vibraye, remonte, placés, 1^{er} Lock, 2^e Ganet, 3^e Vibraye.

Pari mutuel à 10 fr. : 20 fr. Placés : Lock, 12 fr. 50 ; Ganet, 20 fr. 50.

Le Prix Baudres, 4,000 fr., 2,800 m., a été pour Hyksos (7/2), à M. Alb. Menier (West), battant Pilule, à M. R. Petit Le Roy (Wright) et Amadis II, au comte de Campagna (Reves).

Attrape et Bon Génie ont mené devant les autres en peloton, Pilule et Hyksos derniers. En face Amadis II, Hyksos, Indien et Petit galopant devant Pilule, Bon Génie, Gélaron, Attrape et Fix. Entre les tournants Amadis II, Hyksos et Indien étaient dans cet ordre devant Pilule ; les autres étaient battus. Hyksos dépassait Amadis II après la dernière haie, où Pilule faisait son effort, mais ne pouvait rejoindre Hyksos qui l'emportait d'une longueur. Amadis II troisième à deux longueurs.

Pari mutuel à 10 fr. : 54 fr. Placés : Hyksos, 10 fr. ; Pilule, 14 fr. 50 ; Amadis II, 32 fr. 50.

Le Prix de la Butte, 10,000 fr., 4,200 m., a été pour Géographie (2/1), à M. Maurice de Ghest (Wright), battant Peu de Chose, au baron Finot (Brooke), et Saint Vrain, à M. G. Ledat (A. Clay).

Peu de Chose et Géographie menaient ensemble devant Saint Vrain. Pas de changement jusqu'après la rivière du huit où Peu de Chose était devant Géographie et Saint Vrain. Après la dernière haie Géographie dépassait Peu de Chose qui finissait en se dérobant et succombait de six longueurs. Saint Vrain troisième à cinq longueurs.

Pari mutuel à 10 fr. : 38 fr.

Le Prix Rigolette, 4,000 fr., 3,400 m., a été pour Sommeil (4/1), à M. J. Boussois (Wright), battant Iron II, à M. Bischoffsheim (Alb. Johnson), et Bûcheron, au comte de Songeons (Rich).

Auteuil, Sommeil, Tourbillon II, Bûcheron, Iron II et Paulin partaient dans cet ordre. Au huit Amadis II, Bûcheron et Iron II galopant devant Sommeil, Tourbillon II et Paulin. Entre les tournants Bûcheron passait au dernier rang ; Sommeil venait à l'entrée de la ligne droite et sautait la dernière haie devant Iron II qui prenait la deuxième place à une longueur. Bûcheron troisième à cinq longueurs.

Pari mutuel à 10 fr. : 31 fr. Placés : Sommeil, 16 fr. 50 ; Iron II, 17 fr. 50.

Le Prix du Pont, 5,000 fr., 3,400 mètres, a été pour Requiem (2/1), à M. G. Ledat (Boon), battant Tournay, à M. J. Desbous (T. Brown), et Fusain II, à M. Ch. Liénart (T. Newby).

Tournay, Requiem et Fusain II galopant dans cet ordre en passant devant les tribunes. Après le brook Fusain II se rapprochait et sautait la rivière du huit avec Requiem et Tournay. Après la double barrière, Fusain II était battu. Requiem prenait l'avantage après le bull finch et l'emportait de quatre longueurs sur Tournay ; Fusain II troisième à une longueur et demie.

Pari mutuel à 10 fr. : 37 fr.

Le Prix de Saint-Cloud, 4,000 fr., 3,000 m., a été pour Solferino (6/1), à M. J. Ronan (A. Clay), battant Hareng, à M. Ed. Archédeon (Foster) et Irise, au baron Finot (Brooke).

Insallah a mené devant les autres en peloton. Amourette II dernière. Les tribunes Insallah et Hareng étaient ensemble devant Solferino, Irise, Interlaken, Santander, Madeleine et Amourette II dernière. A l'en-

trée de la ligne droite Solferino se rapprochait des leaders, dépassait Hareng avant la dernière haie et l'emportait d'un demi-longueur. Irise troisième à dix longueurs.

Pari mutuel à 10 fr. : 117 fr. 50. Placés : Solferino, 25 fr. ; Hareng, 23 fr. 50 ; Irise, 15 francs.

trée de la ligne droite Solferino se rapprochait des leaders, dépassait Hareng avant la dernière haie et l'emportait d'un demi-longueur. Irise troisième à dix longueurs.

Pari mutuel à 10 fr. : 117 fr. 50. Placés : Solferino, 25 fr. ; Hareng, 23 fr. 50 ; Irise, 15 francs.

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

(Par dépêche)

Trente-huit tireurs ont pris part au troisième prix supplémentaire. Les deux premières places sont partagées entre MM. Demont et Robinson, 9/9 ; M. le comte de Romano, 10/11, 3^e.

Autre poule : MM. Roberts, Hans, Marchs et Galfon.

Robert Milton.

AUTOMOBILISME

On se souvient du succès qu'obtint, l'année dernière, l'exposition de l'Automobile-Club de France, dans le jardin des Tuileries.

Le Comité en avait voté la réédition pour 1899 ; il ne manquait que l'autorisation ministérielle. M. Rives, le directeur général, nous avise qu'elle vient de lui parvenir.

Nous pouvons donc annoncer officiellement que l'exposition aura lieu à Paris, du 13 juin au 9 juillet 1899, aux Tuileries.

Elle sera internationale et comprendra les différentes classes ci-après :

- 1^{re} Voitures automobiles en tous genres, motocycles et traction mécanique ;
- 2^e Motocycles pour automobiles et accumulateurs ;
- 3^e Matériel de construction et outillage pour la fabrication des automobiles ;
- 4^e Carrosserie pour automobiles ;
- 5^e Bandages de roues de voitures automobiles et de motocycles ;
- 6^e Pièces détachées, accessoires et fournitures diverses pour automobiles et pour carrosserie d'automobiles ;
- 7^e Costumes, habillements et accessoires pour l'automobile ;
- 8^e Aérostation, navigation ;
- 9^e Inventions, applications diverses concernant l'automobilisme ;
- 10^e Journaux, publications, photographies et dessins relatifs à l'automobile ;
- 11^e Exposition rétrospective.

Afin que M. Rives puisse réaliser les merveilleux projets qu'il nous fera bientôt connaître, il sera bon que les futurs exposants fassent connaître, dès maintenant, leurs intentions et indiquent le plus tôt possible la surface qui leur sera nécessaire.

Paul Moyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — Le match entre MM. Noël et Henry, dont nous avons parlé il y a déjà longtemps, se disputera mercredi prochain, à Paris, sur le circuit des remorques Vinet, entre les chauffeurs par leur élégance et leur légèreté. A l'heure actuelle, il n'est pas un motocycliste soucieux du confort qui aille choisir un modèle ailleurs qu'à la carrosserie Vinet, 25, rue Brunel.

La société de Toulouse, les Chauffeurs du Midi, organise pour le 1^{er} avril une course de Montpelier à Béziers et Toulouse. Quelques-uns de ceux qui ont les épreuves auxquelles prennent part, les voitures Bolles qu'ils ont toujours à l'arrivée. Dans la dernière course de Versailles à Choisy, c'est encore une Bolle qui s'est classée première de toutes les catégories.

Vélocipédie. — La Commission sportive de l'U.V.F. a reçu de toutes les fédérations étrangères une lettre l'informant qu'aucun coureur français ne pourra prendre part à une course si n'est muni de la licence de l'U.V.F.

La Commission sportive invite, en conséquence, les coureurs à régulariser au plus tôt leur situation.

L'examen du catalogue des Etablissements Hurlu permettra au public de constater que la série de ses modèles a été complétée de manière à répondre aux besoins les plus divers. Toutes les petites bourses approuveront la création de la routière Hurlu, modèle Officier, à 275 francs.

— Tom Linton essayera, dans l'après-midi du vendredi saint, au Crystal Palace de Londres, le record de 10 milles sur la piste de Galford. Il sera entraîné par des tandems à pétrole.

P. M.

TIR

Cinq poules ont été disputées, avant-hier, à la réunion du « Fusil de chasse ». En voici les résultats :

1^{re} poule : MM. 1, de Bioncourt ; 2^e ex æquo, R. Nivière et le comte Louis d'Havrincourt.

3^e poule : MM. 1, de Bioncourt ; 2, Joseph Labbé ; 3, Louis Labbé.

4^e poule : MM. 1, Joseph Labbé ; 2, Roger Nivière ; 3, L. Rambaud.

5^e poule : MM. 1, de Bioncourt ; 2, Roger Nivière ; 3, baron de Schonen.

6^e poule : MM. 1, Joseph Labbé ; 2, baron de Schonen ; 3, Louis Labbé.

La prochaine réunion aura lieu le mercredi 8 mars.

Paul Manoury.

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE

PARIS

Lundi 6 Mars

EXPOSITION GÉNÉRALE

DES NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

ASTHME, TUBES LEVASSIEUR

LES GRANDS MAGASINS du Printemps

ont l'honneur de donner avis que l'Exposition générale et la grande Mise en Vente des Nouveautés d'Été commenceront

LUNDI 6 MARS

SAVON FOUGERE ROYALE

VIN de BUGEAUD

